

ou Anne McClintock – auraient pu enrichir la réflexion et proposer une mise en perspective. S'il est vrai que l'imbrication du pouvoir et de l'appartenance qui régit les dispositifs d'exploitation et de violence – comme le relève Pier Giorgio Solinas dans sa courte mais dense préface – peut être étudiée non pas tant dans ses significations (qui sont données comme structurellement impénétrables), mais dans ses effets de subjectivation, la perspective de genre aurait contribué à rendre l'analyse politique de l'autrice encore plus percutante.

Par des références littéraires et cinématographiques¹ qui renvoient à des réflexions sur le passé, la mémoire, le traumatisme, la temporalité, Simona Taliani élabore une poétique de la responsabilité intellectuelle et politique, parfois déchirante. L'autrice critique les approches qui réduisent les individus à de simples assemblages fonctionnels visant à démontrer une théorie, faisant

abstraction de leurs histoires personnelles, comme ces travaux ethnographiques qui reconstruisent des figures fictives, inspirées de diverses personnes réelles et désignées par un pseudonyme, tel que « Joy ». Deux photographies illustrent sobrement le texte. Ces clichés – à l'image de la recherche proposée dans cet ouvrage – ne représentent pas « Joy, n'importe laquelle » (p. 25), mais invitent plutôt à regarder le sujet représenté, une femme d'origine africaine, comme une personne en compagnie de ses filles adolescentes qui traverse un centre urbain après une violente averse, une femme unique, non substituable à une autre, et qui, certainement, « importe ».

Alessandra Gribaldo

1. Par exemple, le célèbre roman de Toni Morrison, *Beloved* (1987), ou bien le film de Julie Dash, *Daughters of the Dust* (1991).

Pierre Petit

History, Memory, and the Territorial Cults in the Highlands of Laos.

The Past inside the Present

Oxon-New York, Routledge, 2020, 207 p., bibl., index, ill., fig., tabl., cartes
(« Routledge Contemporary Asian Societies »).

COMMENCÉES EN 2003, les enquêtes de terrain et les recherches en archives dont ce livre est l'aboutissement portent sur une petite vallée du Nord-Est du Laos, dans la province de Houaphan. Elles concernent un groupe de villages habités par différentes populations de langue tai (Lao, Tai « Noirs » et Tai « Rouges »), présentes également dans la province vietnamienne voisine de Son La. Outre la grande richesse des données recueillies par Pierre Petit et ses collègues de l'Université nationale du Laos, l'ouvrage intéressera à plus d'un titre les ethnologues, géographes et historiens qui étudient les régions montagneuses de l'Asie du Sud-Est. Il s'agit en effet d'un modèle de méthode ethnographique, dans la mesure où l'auteur porte un soin particulier à la restitution des

sources orales et écrites et des collaborations locales, à la description méticuleuse des conditions d'accès au terrain, à l'explicitation des liens créés avec les interlocuteurs, des formes de sociabilité, d'interaction et des conditions d'énonciation, ainsi qu'à la posture à la fois réflexive et participante de l'ethnologue dans ce contexte. La valeur heuristique de l'ouvrage réside également dans la grande clarté de son style et la cohérence de sa structure : il compte sept chapitres, dont trois correspondent à l'introduction, la présentation du cadre de l'enquête et la conclusion. Les quatre chapitres centraux sont regroupés en deux parties : dans la première (chap. III et IV), Pierre Petit analyse l'histoire et la mémoire sociale à partir de la tradition orale et des archives

coloniales ; dans la seconde (chap. V et VI), il se concentre sur les institutions rituelles qui incarnent cette mémoire.

Cette étude constitue une importante contribution à l'ethnohistoire¹ du Nord-Laos, une région à propos de laquelle les sources écrites restent très lacunaires. Son originalité se situe notamment dans la mise en dialogue de la tradition orale et des éléments tirés des archives coloniales. La tradition orale permet d'identifier les vagues migratoires qui ont abouti, au gré des scissions et des fusions de villages, au peuplement actuel de la vallée de Huay Yong (district de Muang Ét) tout au long du XIX^e siècle, tandis que les archives coloniales offrent surtout la possibilité d'en restituer le cadre général et le caractère transfrontalier. Les allers-retours entre les documents d'archives et les entretiens réalisés sur le terrain éclairent les différents régimes d'historicité entremêlés auxquels se trouve confronté l'ethnologue, ainsi que les usages différenciés de l'écriture et de l'oralité. Ils dessinent en creux les zones d'ombre, les angles morts de l'histoire écrite (les administrateurs coloniaux s'éloignaient peu des pistes principales) et ils s'avèrent particulièrement féconds pour comprendre l'origine des ethnonymes, la transformation des réseaux d'échanges et, surtout, les racines et le déroulement du conflit d'indépendance.

Les deux chapitres suivants, consacrés aux cultes territoriaux, viennent prolonger cette réflexion sur la mémoire sociale. Il s'agit là d'un thème qui s'inscrit dans une longue tradition de l'ethnologie française de l'Asie du Sud-Est. Les cultes territoriaux y sont envisagés, suivant l'expression de Paul Mus, comme une « religion cadastrale »², c'est-à-dire comme une grammaire commune à un ensemble de villages. Ils incarnent et délimitent le territoire, selon une logique largement partagée dans toutes les marches montagneuses de l'Asie du Sud-Est. Pierre Petit effectue une étude comparative des autels de plusieurs villages, puis analyse le déroulement de trois rituels majeurs, dont seuls les deux premiers sont encore régulièrement organisés. Le culte annuel pour les

esprits tutélaires du village est fondé sur la mise en scène d'une dualité et d'une complémentarité qui se déploie sur plusieurs niveaux (stabilité et mobilité, attraction et protection, masculin et féminin, etc.), très comparable à ce que l'on trouve dans tous les villages tai du Nord-Laos. Ce rituel est d'autant plus prégnant que le bouddhisme n'a ici pénétré qu'en surface, pour ainsi dire, et n'a jamais éradiqué les cultes territoriaux. L'étude du rituel abandonné, le seul possédant une dimension supra-villageoise, est particulièrement intéressante pour l'anthropologie politique. C'est en effet celui dans lequel il est fait référence à la notion d'autochtonie et/ou de lignage fondateur, et où on voit se manifester l'ancien principe d'emboîtement des *muang*, cette forme classique de structuration politique de l'espace social tai, à la fois inclusive et instable. C'est aussi précisément ce type de rituel que le nouveau pouvoir communiste a stigmatisé après 1975 et s'est attaché à faire disparaître, en utilisant notamment des exorcismes bouddhiques. Les autres types de rituels furent également brièvement bannis à cette époque, mais ils reprurent rapidement au nom de la reconnaissance d'un principe de diversité culturelle au sein de la Nation lao et, plus prosaïquement, parce que la plupart des administrateurs locaux partagent avec les villageois la même origine ethnique.

L'ouvrage, dans son ensemble, peut se lire comme une critique de l'analyse dualiste à James Scott sur les formes de résistance à l'État chez les populations des hautes terres de l'Asie du Sud-Est. L'ethnographie méticuleuse de Pierre Petit montre bien qu'en lieu et place d'une opposition entre la culture écrite et un choix de (ou une résistance par) l'oralité, on trouve plusieurs formes de coexistence selon, notamment, la proximité

1. Au sens classique : l'histoire telle qu'elle est localement conçue, racontée et mise en action au travers de la tradition orale et des rituels.

2. Cf. Paul Mus, « Cultes indiens et indigènes au Champa », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 33 (1) : 367-410.

vis-à-vis d'un centre politique ou religieux local, mais aussi selon les types de matérialités et de prégnance rituelle des documents écrits disponibles : au sein d'une même localité, la façon dont les différents interlocuteurs exploitent les manuscrits conservés dans les temples, les documents issus de la période coloniale, ou bien ceux édités après la révolution de 1975 varie en fonction de leur position sociale ou de l'événement auquel ils se réfèrent. De même, la tradition orale (dont les voix féminines n'ont pas encore été étudiées) n'est pas conçue par opposition à ces documents mais plutôt utilisée parallèlement, dans des cadres sociaux et rituels particuliers, et selon des conventions spécifiques. L'histoire politique, telle qu'elle transparaît au travers des récits collectés sur place et du travail en archives, dévoile elle aussi des relations bien plus complexes qu'un seul rejet de la domination de l'État. Aux sphères d'influences multiples et non coïncidentes des pouvoirs régionaux jusqu'au XIX^e siècle est venu s'articuler, à partir de 1893, un système colonial diversement accueilli selon les villages. Les administrateurs français (entre lesquels existaient des oppositions personnelles parfois très vives) se retrouvèrent empêtrés dans ces jeux d'influence locaux, au gré notamment des alliances matrimoniales qu'ils avaient passées avec certaines familles nobles. Si le régime de taxation et de corvée qu'ils mirent en place fut à l'origine d'un ressentiment largement partagé, ce fut moins en raison d'une hostilité de principe des populations face à l'ingérence étatique que parce qu'il s'appliquait de façon plus ou moins injuste, imprévisible et inégale selon

les territoires et les liens noués entre chefs tai (cela vaut pour d'autres groupes ethniques : hmong, yao principalement) et représentants du pouvoir colonial. Enfin, l'analyse de James Scott en termes de logiques de domination et de résistance ne peut rendre compte à elle seule de la persistance, voire, dans certains cas, de la revitalisation des cultes territoriaux villageois, ni du contraste avec la disparition quasi-totale (à l'échelle du Laos dans son ensemble d'ailleurs) des cultes supra-villageois. De même qu'oralité et écriture ne s'opposent pas radicalement, il n'y a pas toujours et partout antagonisme entre cultes territoriaux et logiques politiques contemporaines. Traditionnellement, les cultes aux esprits tutélaires reflétaient symboliquement et matériellement les hiérarchies entre *muang*. Si le pouvoir issu de la révolution communiste a d'abord voulu effacer les anciennes pratiques religieuses, il a rapidement laissé certaines d'entre elles reprendre leur cours. Il encourage désormais, et subventionne même, l'érection de nouveaux monuments directement inspirés des autels traditionnels dans les centres administratifs principaux. Il y a ainsi persistance des structures rituelles et, en même temps, réagencement, réinscription dans un nouvel espace politique.

Plutôt qu'une contre-histoire, l'ouvrage veut donc offrir une histoire décentrée, attentive aux multiples subjectivités, supports et contextes dont il appartient à l'ethnologue de déchiffrer les interactions et les transformations.

Olivier Evrard